DEUXIEME ANNÉE. — N° 36 DIX CENTIMES DU 18 AU 24 JUILLET 1896

LE LIBERTAIRE

Journal hebdomadaire paraissant le Samedi

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

UN AN . . . . . 6 francs
SIX MOIS . . . . . 3 —
TROIS MOIS . . . . . 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

5, Rue Briquet (Montmartre), PARIS

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

UN AN . . . . . 8 francs
SIX MOIS. . . . . 4 —
TROIS MOIS. . . . . 2 —

FÊTE ET MISÈRE
LE "LIBERTAIRE" EN CORRECTIONNELLE

LE 14 JUILLET

Quelle sale fête !

Ce 14 Juillet, chaque année me procure une spéciale tristesse que je ne puis définir d'un mot, mais qui a bien un caractère particulier.

Au milieu de cette foule, je me sens isolé, je n'ai plus avec elle aucune correspondance psychique, sa joie factice me serre le cœur. Je songe aux souffrances passées, à celles de demain, à celles d'aujourd'hui, aux suicides de la misère, à l'abrutissement du populo, à la profonde perfidie des dirigeants.

Les enfants, les tout jeunes gens seuls s'amusent, les autres portent un un masque grimaçant la joie. Ce n'est pas là un peuple en liesse, mais un animal détaché du chenil pour quelques heures et que le fouet et la faim attendent.

***

A 3 heures j'apprends que le Président a été raté par deux coups de révolver... C'est un fou, paraît-il, qui a tiré à blanc sur lui, ou bien un homme qui ne ressemble pas à ceux de la foule ; il avait ces jours derniers jeté une pétition à la Chambre demandant *justice* (?).

En ce jour de fête nationale on ne débite que du faux, il n'y a que la misère publique qui reste réelle

Les pauvres mendiants vont par les rues, s'arrêtent aux tables des restaurants, tendent la main — il y en a de profession, qui n'en sont pas plus heureux — et de pauvres miséreux qui, ce jour de fraternité républicaine, sortent de leur taudis avec leurs enfants dépenaillés. J'ai vu un pauvre père have, malade, son bébé au bras s'approcher de notre table, suppliant. Que ne nous jetait-il plutôt une bombe, puisque nous mangions sans nous soucier de lui et de ses pareils !

Et la foule au lieu de comprendre que ce n'est ni la revue, ni les lampions, ni les confetti, ni les chevaux de bois, ni les feux d'artifices, ni les bals qui importent à son intérêt urgent, ni des expéditions coloniales, ni de l'impôt sur la rente, ni des discours de Méline, ni du vote dont elle doit s'occuper ; mais de ces hommes sans pain, faisant partie d'elle-même, qui par les rues luxueuses promènent leur agonie et meurent par la faute de tous.

C'est celui dont la faim fait un mendiant qu'elle devrait entourer et secourir, mais les riches dont elle est la pâture, l'ont faite si perclue de bon sens qu'elle traitera les anarchistes d'insensés si elle lit ces lignes.

***

Partout sur les places, les boulevards, les rues, la foule sous le soleil, dans la poussière se pousse, se cogne, se heurte ; elle est grise avant d'avoir bu, saoule du relent de son abjection morale.

La nuit, Paris s'illumine sur cent points. Des feux d'artifice, des projections électriques sont offerts au populo. Paris me rappelle les incendies de la Commune.

A Montmartre, pour ne citer que mon quartier, l'insolente maison Dufayel-Crespin, rue Clignancourt, enrichie par un prélèvement de 25 0/0 sur des marchandises vendues à quelques mois de crédit, bien que sûre de ne rien perdre, puisque protégée par la magistrature, et par privilège spécial, de son palais promène les feux électriques de ses phares, sur Montmartre son domaine.

De la Butte, l'église du Sacré-Cœur bâtie après la défaite de la Commune en *expiation* de l'exécution des otages pose son pied sur la Cité, qu'elle défie.

Et de ce bâtiment monstrueux s'élèvent, en l'honneur de la république des nuages de fumée rouge et blanche, ruissellent des cascades de feux.

C'est le Paris de la semaine sanglante, mais hélas ce feu ne brûle pas et nul palais ne s'effondre.

Enfin le cauchemar est passé... la journée terrible est finie, les dernières loques fatiguées, avinées traînent sur les bancs des boulevards, sur les trottoirs.

Les musiciens des bals s'en vont par groupes, comptent et se partagent la recette ; les balayeurs balayent, les baraques sont fermées.

A quand la fermeture de la grande baraque sociale où nous sommes si mal.

Constant MARTIN

MATHA ET LEPHAY
en correctionnelle

Le procès fait à nos camarades s'est terminé aujourd'hui à la 9me chambre.

Grâce à l'habileté de Me Justal, et à l'étroite solidarité des compagnons, Matha s'en est tiré avec 20 jours de prison.

Ayant fait 21 jours de prévention, il a été mis en liberté.

Notre ami Lephay qui est à l'étranger, a écoppé de 2 ans de prison et 3000 frs. d'amende.

Vive l'Anarchie ! ! !

COLONISATION

Henri d'Orléans, touriste Jules-Vernesque, choyé par le gouvernement, qui ne trouve rien de plus démocratique que de s'aplatir aux pieds d'un prince, encensé par la presse, le chou-chou du noble faubourg, est aussi un remarquable épistolier.

Pour peu qu'il continue à s'exercer, je crois qu'il ira loin. Je m'en voudrais de ne pas donner à nos lecteurs un petit aperçu de ce style princier. J'ai même l'intention d'accompagner ces citations, délicatement choisies, de commentaires où je m'efforcerai d'initier mes contemporains aux beautés qui me ravissent.

L'épître mirifique qu'Henri d'Orléans vient de faire publier dans les quotidiens contient de profonds enseignements, et jette sur la question coloniale une clarté nouvelle : du reste, vous allez juger.

Comme entrée en matière, le jeune d'Orléans, qu'on vient de décorer pour avoir fait quelques excursions-réclame, nous déclare très modestement qu'il a tenu « à être un des *premiers* à envoyer sa souscription pour le monument de son ami Morès, » qu'un de nos adversaires les plus acharnés, Lepelletier, surnommait dans l'*Echo de Paris* la Terreur des Batignolles. Le dit Lepelletier ajoutait que la mort de Morès était un bon débarras pour la société. — Mais poursuivons.

Comme Morès n'est pas le seul qui soit mort pour la « science et la colonisation », — Morès mort pour la science ! ? — Henri d'Orléans propose d'élever un monument aux « héros de la cause coloniale ».

Mais quels sont ces *héros* ? Le noble touriste spécifie : ce sont les « chefs de mission, voyageurs, explorateurs ». Remarquez en passant cette délicieuse expression : les *chefs* de mission. A ses yeux, il n'y a que les chefs qui comptent.

Eh bien ! ces chefs de mission, que vont-ils faire dans les pays dits sauvages ? Abrutir les malheureuses populations sur lesquelles ils s'abattent, tels des oiseaux de proie ; leur inculquer, sous couleur de civilisation, des croyances encore plus inepties que leurs religions primitives, afin de mieux préparer leur asservissement, que garantit d'ailleurs l'intervention des troupes ; en résumé, établir une honteuse exploitation, faire triompher ce principe odieux : la force prime le droit.

Quant aux voyageurs et explorateurs, dans l'énorme majorité des cas, s'ils s'aventurent en de lointaines contrées, c'est dans leur intérêt particulier, pour acquérir gloire et profits. Les mobiles qui les font agir sont l'ambition et le mercantilisme. Et c'est toujours aux dépens du peuple que l'on *civilise* que s'édifie la fortune de ces gens-là.

Renversons les rôles. Que dirions-nous d'une invasion de noirs venant nous imposer leurs usages, leurs mœurs, leurs superstitions ? nous nous trouverions exactement dans la même situation que celle où nous les mettons.

Par conséquent, élever un monument en l'honneur de ces chefs de mission et consorts, c'est glorifier le despotisme, donner une prime à l'asservissement, apologier la loi du plus fort — méconnaître tous les droits humains.

S'il se rencontrait des géographes qui parcourussent les contrées inconnues dans un but purement scientifique, sans idée de lucre et d'exploitation, je ne demanderais pas mieux qu'on les honorât.

Mais dans la bande de corbeaux et de vautours que forment les missionnaires rapaces et les voyageurs mercantiles, trouvez-moi donc ce merle blanc !

***

Pour qu'une grande nation respire librement, il faut « qu'elle fasse couler son sang au loin. » C'est le prince d'Orléans qui nous le dit. Nous savons ce que nous coûtent les colonies. Ah ! il en coule du sang au loin. Il coule en torrents, le beau sang pur des jeunes hommes qu'on enleva à leurs foyers, à leurs compagnes ! Il coule en fleuves de pourpre, charriant dans leur cours les cadavres de tant de nos frères...

Mais celui-là, c'est le sang du peuple ! Est-ce qu'il compte ? Parlez-moi donc des chefs de mission, des explorateurs ! A la bonne heure ! Voilà des gens qui vont de leur plein gré chercher où ça leur plaît un bénéfice : argent ou croix. Ça leur rapportera : ils le savent. Mais il y a des risques : ils le savent. Personne ne les force à y aller. Dans une mine, il y a des risques aussi. Mais qu'importent aux gens titrés les souffrances des pauvres diables qui sont contraints, pour manger, d'aller affronter le grisou ? Eux non plus ne comptent pas.

Ainsi, dans cette lettre grotesque, il n'est pas fait *la plus petite allusion* aux pauvres soldats qu'on mène aux colonies comme des bestiaux à l'abattoir, après que messieurs les explorateurs se sont rendu compte des ressources du pays.

Mais allez, ce n'est pas la peine d'élever des monuments pour perpétuer le souvenir des assassinats coloniaux. Il s'effacera moins vite dans le cœur des parents et des amis des victimes, que gravé sur les pierres de vos mausolées...

A force de souffrir, viendra le jour où l'on sera las de souffrir. Alors, aux colères, aux révoltes de l'heure présente, s'ajouteront, formidables, les colères de l'heure passée, que les cœurs qui s'aimèrent se seront transmises, — comme le flambeau éternel du poète latin, qui circule de main en main...

Gaston KLEYMAN

NOS PATRONS

Je suis employé comme apprenti typographe dans une grande imprimerie parisienne. Je viens vous donner quelques renseignements sur l'état d'esprit des ouvriers de cette maison.

Le patron vient de se faire décorer du bel ordre de la Légion d'honneur (?) A cette occasion, il a donné 2.000 francs à la Société de Secours Mutuels de la maison (remarquez, en passant, que les employés et ouvriers sont forcés de faire partie de cette société). Le personnel eût désiré autre chose. Malgré cela, il s'est empressé de verser à une souscription pour acheter une belle croix au patron.

La direction a fait circuler des feuilles sur lesquelles il fallait signer nos noms et indiquer en marge la somme versée.

Comme je refusais de signer, trouvant le patron assez riche pour se payer une décoration, plusieurs de mes compagnons me le reprochèrent avec aigreur, disant que je me ferais remarquer du bureau, etc. Je répliquai que si le patron me faisait gagner ma vie, il avait également besoin de moi, ainsi d'ailleurs que de tous les autres. Ils me dirent : « Mais le patron peut te fiche à la porte, il en trouvera cinq cents disposés à lui payer une croix d'honneur ! » A quoi je répliquai : « Il se peut très bien qu'il trouve 500 personnes prêtes à lui lécher les pieds. Mais je ne suis pas de cette espèce ! »

Rien n'a pu les convaincre de la bonté de mes raisons. Ils ont ajouté qu'ils ne pouvaient discuter avec un anarchiste.

Quelques-uns, très rares, ont agi comme moi. Mais ce n'était pas par opinion. Ils étaient vexés de n'avoir eu meilleur cadeau.

Ah, le peuple est bien servile, bien lâche ! Il n'a aucune idée d'indépendance.

Espérons que nous allons le réveiller !

NOEL REINUAS.

LE QUATORZ' JEUYET

Bon ! c'est encor l'quatorz' jeuyet,
C'est donc tous les ans la même chose,
Qu'on vient nous dire : Enfin ! ça y est ;
L'prolo verra la vie en rose.
Avec leur retraite aux flambeaux
Et l'lendemain leur feu d'artifice,
Leurs confettis et leurs drapeaux,
I'm'font... non ! vrai ! faut que ça finisse.
Ainsi, c't'année, pendant trois jours
Faudra déserter la boutique,
Et s'prom'ner sur tous les pourtours,
En l'honneur de la République.
Ben vrai ! ça commence à m'raser.
J'aime à m'prom'ner comme un notaire
Mais faudrait bien qu'j'puisse écraser
Un peu d'bidoch' sous ma molaire.
Ils sont là d'dans un tas de feignants
Qui nous conseill'nt de faire la fête,
Mais, quand on a la faim aux dents,
La gaieté n'est pas toujours prête
Avec l'argent qu'on met dans l'tas
Pour nous fair' croir' qu'on s'la gondole,
On pourrait nous garnir des plats
Jusqu'à vous couper la parole.
Mais y faut qu'l'gouvernement
Célèbr' sa fête à la même date
Tandis qu'moi, c'est mon sentiment,
C'est pas l'décorum qui m'épate.
Un bon gigot, un' tranch' de veau,
J'aim'rais mieux ça qu' tout' cett' musique
Qu'ça peut bien fair' d'voir un drapeau
Lorsque l'on crève en République.

MIGNARD.

AVIS

Pour éviter tout retard nous prions les camarades correspondants et vendeurs du Libertaire, *d'adresser leurs communications, mandats, etc.* directement *à chaque journal :* Temps Nouveaux, Sociale, Libertaire.

Les trois journaux ne s'impriment pas dans la même usine et, pour une simple communication ou un règlement de compte, il nous faut souvent faire une longue course, c'est ce que nous voulons éviter.

SOYONS IMMORAUX

Le vent souffle à l'Immoralité. Tant mieux.

Je l'aime ce mot autant que l'idée qu'il représente, pour son allure de franche bataille, pour son air campé de face devant la monumentale bêtise bourgeoise et populaire. Je parle, naturellement de l'Immoralité de l'Antimoral, consciente, voulue, raisonnée.

Immoralité ainsi compris, cela évoque des actes beaux de mépris de l'état légal, des lois écrites ou morales, un dédain hautain des préjugés, des croyances en désuétude pour les Consciens, les Forts.

Immoralité, ce m'est le monsieur qui devant la foule hurleuse se déboutonne et lui montre son cul ou son sexe, parce qu'il sait qu'elle juge cela mal. Ce m'est encore celui qui panamise les entreprises, le chéquard. Il m'est le *barbotteur* habile qui après l'action perpétrée pour vivre, s'esclaffe au nez des robins empêtrés dans la mélasse judiciaire : fatras de lois, d'arrêtés et de réglements, et qui, finalement goguenarde, auto-exalté de son habileté et de son affranchissement de tous scrupules.

C'est Rouvier, c'est Arton, c'est Cornélius, c'est Douglas, c'est Wilde, ce sont d'autres dont le nom n'a pas franchi les colonnes du « fait divers ».

Et vraiment ils me sont sympathiques ceux-là qui sont entrés en lutte, sourde ou ouverte suivant leur tempérament, contre la société, non certes avec à l'extrémité de l'action le but lointain de révolutionner le vieux monde — cela probablement les indiffère — mais dans le dessein de *vivre tout de suite*, comme vous diriez, d'Axa, ayant fait ainsi leur révolution en soi et semant incidemment le désordre dans la Société.

Actant ainsi, sciemment ou non, parce que l'homme est sur terre pour vivre, ils accomplissent leur tâche naturelle, car si une société stupide s'est créé des entraves, il ne s'en faut point soucier, il faut les franchir, au contraire, pieds joints. Il est même bon ensuite de narguer les imbéciles qui se complaisent dans l'enchainement.

D'ailleurs, qu'ils narguent ou non, peu importe. A celui qui volontairement acte en complet égoïsme — le sage — et se réserve une longue suite à ses primes actes d'immoralité en les tenant secrets, j'accorde entièrement raison.

L'autre qui acte parallèlement sans tenir secret son résultat et son moyen mais, à l'opposé, les jette en défi à « l'Opinion publique et à la Majorité compacte » pour sa vengeance d'abord, pour la propagande ensuite, celui-là m'est au même degré sympathique, car en somme, il n'agit en son dévoilement de vie que suivant son tempérament, pour la satisfaction de son égoïsme.

Effectivement. Il lui plaît d'immoralement acter pour obtenir le résultat strictement personnel de la satisfaction de ses besoins. Il lui est agréable de se gausser des imbéciles qui suivent le toujours risible « droit chemin de l'Honneur » pour la satisfaction de son désir de vengeance des souffrances endurées par la faute de la société. Enfin, s'il clame aussi son acte pour voir d'autres hommes prendre le même chemin *gauche* qu'il suit, c'est qu'il a l'esprit révolutionnaire, combattif pour la seule joie de combattre.

En tout cas il suit la direction naturelle.

Le combat se livre présentement contre ces deux piliers répugnants de la Morale de la Société actuelle : l'Honnêteté et la Pudeur dont la violation constitue l'Immoralité.

Les intellectuels des jeunes revues, Pierre Louys en tête, minent le dernier : la Pudeur. Ici nous piochons ferme le second : l'Honnêteté. Attention, camarades, la vieille masure, vermoulue, pourrie, va crouler, mettez-vous avant *en dehors*.

L'homme comprendra un jour ce que la science a déjà expliqué : qu'il n'a pas été créé par une puissance supérieure, mais par une simple action des forces, qu'il est le produit supérieurisé de l'évolution des êtres, le lointain perfectionnement d'une monade à travers les Temps ; qu'étant venu à la Vie, il doit vivre de toute la vie compatible, avec la production de la Nature. Or, étant avéré que cette dernière fournit amplement à ses besoins, il peut, s'il veut, vivre librement en harmonie avec elle.

Lorsque l'homme aura compris ce cependant mystère de Polichinelle, en son cerveau se révélera logiquement la canaillerie que cache ce mot : propriété, accaparement par quelques-uns des biens de tous. Il comprendra que l'Honnêteté est une fumisterie, une vaste rouberdise, qu'être honnête est exercer un métier de dupe.

C'est d'une simplicité telle qu'un enfant de cinq ans dont la Famille et la Société n'auraient pas encore pourri la cervelle le comprendrait.

Le jour où la majorité humaine aura saisi cela, la Société bourgeoise, l'enfer odieux au sein duquel nous nous débattons et râlons aura vécu. L'Individu sera libre et mettra à exécution ses vouloirs devenus sains avec la conquête de la Liberté intégrale. Il n'y aura plus d'individus honnêtes ou déshonnêtes, d'hommes moraux ou immoraux, mais seulement des hommes agissant suivant l'impulsion de la Nature pour la totale satisfaction de leurs besoins passionnels ou raisonnés.

Et j'aime tous les Immoraux parce qu'ils sont des précurseurs de la Renaissance naturienne.

***

Quant à la Pudeur, la niaiserie en est tellement flagrante qu'on se demande presque comment la faire sauter aux yeux des hommes, d'autant plus qu'elle est profondément ancrée en leur esprit.

Un jour, aux temps antiques, il s'est bien trouvé des mâles émasculés et des femelles privées de sexe, que sais-je enfin, gratifiés par la Nature d'une monstruosité quelconque, qui raillés et par suite ennuyés de leur difformité et de leur impuissance, ont dit aux autres hommes et femmes : « Vous laissez apparaître la nudité de votre corps, cela est laid ; il ne faut pas que vos semblables la voient, couvrez-vous et que soit close votre vêture. Puis, vous vous prenez et vous possédez, hommes et femmes, devant eux, c'est encore plus mal ; cachez-vous pour faire cela. »

Et ainsi les mal-faits justifièrent leur vestiture, rideau de leurs désormais secrètes difformités et impuissance.

Peut-être aussi dans certains pays froids les humains se vêtirent-ils pour se donner un peu de chaleur. A ceux-ci les monstres n'eurent point besoin pour se justifier de faire appel à la Pudeur, mais ils profitèrent plus tard de l'ignorance où leurs semblables bien conformés étaient de l'origine exacte de l'habitude de se vêtir et de se prendre portes closes, ils en profitèrent pour leur dire que cet usage était inné chez les hommes et que partout on faisait ainsi et du midi au septentrion, du levant au ponant, ils colportèrent l'affirmation.

Ainsi la Pudeur est le préjugé qui logiquement découle d'un besoin humain sur lequel spéculèrent et qu'exploitèrent des malins.

En somme, la Pudeur, relativement à la vestiture est un hypertrophie du besoin de se protéger des intempéries et au point de vue de l'acte générateur, est une atrophie du besoin de coiter.

Annihilement de la Nature en l'Individu : tels ont toujours été la besogne et le résultat cherché et acquis par les roublards intéressés aux dépens des imbéciles suiveurs.

Et ainsi, malgré qu'il eût été utile ou agréable à d'aucuns d'aller nus, ceux-ci se sont vêtus d'habits ridicules ou drapés en des étoffes gênantes — et malgré que chez d'autres le sens intime parlât à certaines heures du jour, en certains lieux, ils n'ont pas accompli l'acte sexuel — parce que cela était dit : mal,

Mesquine humanité de suiveurs, de soumis, d'imbéciles !

Je terminerai en disant avec Maurice Beaubourg : « Un jour ne viendra-t-il pas où les hommes accepteront avec joie, avec enthousiasme, d'être *scandaleux*, comme les martyrs acceptaient d'être martyrs ? La révolte contre l'Opinion, contre les journaux qui la représentent, *l'acceptation d'être scandaleux*, toute la révolution est là. »

C'est évident. Semons l'Immoralité et nous ferons la plus efficace, la plus formidable des révolutions, plus désorganisatrice encore qu'une centaine de bombes !

MANUEL DEVALDÈS.

LES DRAMES DE LA MISÈRE

Les gros journaleux insèrent sans frémir, sans révolte, des faits divers aussi cruellement significatifs et le public veule les lit comme chose normale et passe outre :

Au numéro 37 de la rue Denfert-Rochereau habitaient, depuis trois mois, deux femmes, Mme veuve Chazelon, née Romelin, couturière, âgée de vingt-sept ans, et Mme veuve Chazelon, âgée de quatre-vingt-deux ans. Cette dernière était la grand-mère du mari de la couturière.

Il y a trois mois et demi M. Chazelon décédait subitement, laissant les deux femmes à peu près dénuées de ressources et n'ayant pour vivre que leur pénible travail.

Cette mort les frappa douloureusement ; les deux femmes essayèrent de subvenir à leurs besoins en travaillant. Mais cette fois encore, et combien d'exemples à celui-là semblables, elles ne purent trouver ce qu'elle cherchaient. Leurs maigres économies suffirent à peine à leur déménagement ; les deux malheureuses, en effet, ne pouvaient pas vivre dans le logement d'un loyer trop élevé pour elles, et c'est alors qu'elles vinrent habiter rue Denfert-Rochereau.

Il y a deux jours, quand on leur présenta la quittance du loyer, Mmes Chazelon ne purent réunir la somme nécessaire pour acquitter le loyer, soit 75 francs. Elles offrirent ce qu'elles possédaient, 22 francs, en promettant d'achever, le plus vite possible, le payement. Le propriétaire n'accepta pas cette combinaison et les menaça d'expulsion.

Le drame

Epouvantées par la perspective de se voir jeter dans la rue, les deux malheureuses femmes résolurent de mourrir.

Hier matin, elles achetèrent des têtes de pavots et du charbon de bois. Après avoir calfeutré toutes les issues du logement, elles absorbèrent une forte décoction de pavot, allumèrent le réchaud qu'elles avaient placé au milieu de la chambre puis elles s'éteignirent sur leur lit.

Vers une heure, des voisins, incommodés par des émanations d'acide carbonique, allèrent frapper à la porte de Mmes Chazelon. N'ayant pas obtenu de réponse, ils coururent prévenir le commissaire de police du quartier, M. Lanet. Quelques instants après ce magistrat arrivait rue Denfert-Rochereau et faisait enfoncer la porte par un serrurier.

Quand il pénétra dans la chambre, les deux pauvres femmes avaient cessé de vivre. Dans un coin de la pièce leur chat était étendu également mort asphyxié. En s'approchant du lit où gisaient les désespérées, le commissaire aperçut épinglées sur les poitrines des deux femmes deux photographies. C'étaient celles des deux maris des deux veuves.

Les constatations terminées les corps ont été placés dans des cercueils. Les obsèques en sont pas encore fixées.

Impossible de dresser contre l'ignoble milieu social propriétaire où nous vivons, contre ceux qui osent se charger de nous faire des lois, un acte d'accusation plus formidable. Et notez que pareils drame, aussi poignants, sous formes diverses, se renouvellent chaque jour.

Les riches ne s'émeuvent pas pour si peu, ils restent le cœur bronzé ; mais aussi, combien sont âpres et ardents les vœux des déshérités, des pauvres, des volés, pour que disparaisse cette société ! Ils savent que ce n'est pas le feu du ciel qui la détruira, mais qu'elle peut être anéantie par leur volonté et leur initiative.

COLLECTIVISME ET ANARCHIE

Le collectivisme n'a rien de commun avec l'anarchie.

Jadis, au temps des belles indignations, des splendides critiques, Jules Guesde et ses amis combattaient le *capital*, la *propriété individuelle*, le *suffrage universel*, avec ardeur et âpreté. Voir leurs brochures, relire leurs articles et se remémorer leurs discours d'autrefois.

Aujourd'hui, mieux vaut le : « Ote-toi de là que je m'y mette ! »

Leur flamme antique s'est éteinte, leur passion révolutionnaire a disparu. Les 25 francs ont tant de douceur ! L'amour du peuple a fait place à l'amour des pièces de cent sous.

Le bulletin de vote, tant honni par eux, mais c'est le sauveur de la nation, le messie du prolétariat ! C'est le *coup de pistolet légal*, comme dirait Gabriel Deville, le nouvel élu socialiste.

La pensée de Karl Marx : « La force est l'accoucheuse des sociétés », n'est plus de mise.

Grâce au suffrage universel, sans effusion de sang, sans troubles dans la rue, sans soulèvement individuel ou collectif, les masses ne sont plus exploitées, en autres termes, les riches déposent les biens dont ils s'étaient emparés par tous les moyens au patrimoine commun, les policiers cessent d'arrêter, les gendarmes se licencient, les magistrats jettent leurs toques par-dessus toutes les prisons et tous les bagnes, les gardes-chiourme renoncent à encelluler, les propriétaires brûlent leurs titres de propriété, les gouvernements équilibrent le budget en le supprimant, commerçants et industriels se contentent de satisfaire leurs besoins, laissant ainsi l'excédent aux dépouilles de la vie, et le travail devient agréable, attractif, harmonique.

Présentement les collectivistes sont « réactionnarisés ». Le Palais-Bourbon, on y est si bien, savez-vous !

Corrompus par la misère, fatigués de lutter pour la... peau, possédés de l'envie follement de parader, de phraser, de trôner ridicule à la tribune dite nationale, de se prélasser en un fauteuil parlementaire, sous l'œil protecteur et froid d'un croque-mort présidentiel, de se bourrer la panse — oh ! les ennemis du peuple ! — de mets choisis, abondants et assurés, ces « briseurs d'images » d'il y a dix ans, si volcaniques, si destructeurs, sont devenus de parfaits conservateurs. Laissons les à leur vomissement.

Les anarchistes, au contraire, restent avec les pauvres, les travailleurs, avec ceux qui peinent et qui pleurent, avec les vagabonds, avec les mal-vêtus, avec tous les broyés des rouages sociaux, avec toutes les victimes de l'ignorance sous toutes ses formes, sous tous ses aspects.

Ils veulent que tout humain, quelle que soit sa valeur intrinsèque, « mange à sa faim, boive à sa soif, soit sainement vêtu, non moins sainement abrité, et prenne sa part, sans que nul songe à la lui disputer, des joies psychiques, intellectuelles et morales. »

Les anarchistes sont des éducateurs, des éveilleurs d'intelligences et de consciences.

S'ils sont méconnus, calomniés, emprisonnés, guillotinés, fusillés ou étranglés, c'est parce que les bourgeois, ces sacs digestifs, ne savent ce qu'ils font.

L'inconscience — nous nous exprimons philosophiquement — se manifeste du haut en bas de l'échelle sociale. Tout ce qui se produit d'absurde, d'irraisonné, d'inanalysé est dû à l'immense bêtise de l'animal humain.

Les libertaires ne demandent rien au peuple ; en toute modestie ils font appel à sa raison pour résoudre les problèmes économiques ; ils font fi des piédestaux ou des pavois au sommet desquels il n'y a qu'orgueil et folie.

Si les théories collectivistes se concrétaient, c'en serait fait de toute initiative, de toute indépendance, de toute dignité, de toute cérébralité ; tout le monde serait *encaserné, encouverté*. Le quatrième état serait pire que ne l'aurait été le troisième.

Le collectivisme serait l'intensification de la tyrannie capitaliste, patronale, propriétaire.

Nous ne voulons pas plus de l'esclavage moderne que du gouvernement ouvrier.

Jaurès, Jules Guesde ou Deville peuvent rester au Parlement : Ils s'y agiteront dans le bien, et ils le savent excellemment. Ni les périodes pompeuses et fleuries de l'un, ni l'unique discours de l'autre, ni les âneries scientifiques (?) du dernier ne prévaudront contre le flot montant de l'océan populaire anarchiste.

Oh ! ce que nous voudrions que cet océan, en un jour de saine colère, soulevant ses abîmes, submergeât l'actuelle humanité !

Antoine ANTIGNAC.

LA GRANDE FAMILLE

Grave discussion, tous ces temps derniers, entre nos braves *patriotards*. — La revue du 14 juillet aurait-elle lieu le matin ou l'après-midi ?

Le matin, disaient les uns, les soldats auraient moins chaud, seraient moins exposés aux accidents que peut produire la température sénégalienne que nous subissons. Quant à l'opinion des autres, la voici, telle que l'a donnée un commandant d'infanterie : « Le matin, il n'y aurait personne ; or, si les soldats et les officiers défilent, c'est un peu, on doit l'avouer, pour la galerie. »

Tout comme des saltimbanques, alors ! Mais dans ce cas, ce fameux patriotisme, cet amour du drapeau, ne seraient donc que comédie ? Il faut le croire, puisque c'est un officier supérieur qui l'affirme.

***

Un autre commandant, celui du 19e bataillon de chasseurs à pied, en garnison à Bussang, a conduit, le 8 juillet, son bataillon à la frontière d'Alsace.

Arrivé au poteau indicateur, le commandant, après l'exécution d'un morceau de musique, a prononcé une homélie tragi-grotesque dont voi i un échantillon : « C'est en forgeant l'épée qu'on rend sa pointe plus perçante, c'est en la trempant qu'on la rend plus ferme... Epée, je te salue ! Portez armes !... Présentez armes !... »

Et le bataillon est rentré à Bussang, tout ahuri des « la palissades » de son chef.

***

Malheureusement, la comédie tourne souvent au tragique. Ces jours-ci encore, deux faits, l'un à Paris, l'autre à Tunis, sont venus faire éclater à tous les yeux les beautés du militarisme.

Au mois de mai dernier, un malheureux nommé Marchand, que la Loi avait arraché à ses affections, à ses habitudes, pour lui faire servir l'idole Patrie, volait, afin de contenter les caprices d'une femme qu'il aimait, la caisse du 130e de ligne où il était incorporé. Après quelques jours de recherches, le coffre-fort, que Marchand n'avait pu défoncer, fut retrouvé dans les combles de la caserne de la rue de Babylone avec les 30,000 francs qu'il contenait. Soupçonné, interrogé, Marchand avoua son acte et fut, pour ce fait, condamné par le conseil de guerre à cinq ans de travaux forcés et à la dégradation militaire,

Samedi, il a subi cette dernière peine, disent les quotidiens. Non, répondrons-nous. Samedi, il a été débarrassé de l'odieuse livrée militaire. La peine, hélas trop réelle, consiste en ces cinq années de galère qu'il n'eût pas eu à subir s'il fût resté tranquillement chez lui, au lieu d'avoir à servir cette goule insatiable : la Patrie.

***

A Tunis, c'est encore pis.

Jeudi, à deux heures de l'après-midi, les zouaves manœuvraient aux environs de la ville, par une chaleur de plus de 42 degrés. A un moment, malgré les « scrongnieugnieu » du lieutenant-colonel Ramollot-Dufau, les malheureux, accablés par la température torride, se mirent à tomber comme des mouches.

D'après une dépêche, cinq sont morts, quarante-sept agonisent et deux cents sont malades à l'hôpital.

Les organes gouvernementeurs et patriotards vont certainement chercher à atténuer ces faits. On va discutailler, ergoter et finir par trouver que c'est la faute des victimes si elles sont mortes. Bienheureux encore les zouaves qui en réchapperont, si on ne les traduit pas devant le conseil de guerre. Quant à Dufau-Ramollot, sa nomination de colonel est certaine ; il sait trop bien faire périr les fils de prolétaires pour ne pas être récompensé.

Camille GUYARD.

LA MAGISTRATURE

« Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou
noir. »

Jamais cette vérité ne se manifesta d'une manière aussi évidente qu'à notre époque. Les événements récents surtout prouvent que, suivant les fluctuations de la politique, la magistrature poursuit ou ne poursuit pas ; que, suivant l'influence et les relations d'un inculpé, la justice sévit ou ne sévit pas ; que, suivant les embarras que peut créer une cause aux gouvernants du moment, les juges condamnent ou ne condamnent pas.

Pourquoi ?

Parce que cette institution qu'on nomme la magistrature étant en droit légal (non en droit naturel), inattaquable, les magistrats, à l'abri de toute responsabilité, ne font que ce qui leur plaît.

Parce que les préjugés populaires voient toujours dans cette institution une chose qui n'y a jamais existé : la Justice.

Parce que le magistrat a acquis, par la crainte qu'il inspire, et qui, fatalement, entraîne à sa suite la lâcheté, une réputation qu'il est le dernier à mériter : celle d'*intègre*.

Oui, voilà la vérité ! Ce n'est que par lâcheté et par bêtise que le peuple croit à l'intégrité et à l'indépendance de ceux qui le jugent ; car il dit, et en cela il est dans le vrai, que chaque fois que, pour un cas ou pour un autre, on a des relations avec la justice, on y laisse toujours quelque chose, soit en considération (chose qui importe peu, et tant mieux !) soit en vitalité, chose qui est plus grave ; et alors l'être humain, maintenu par la terreur, n'ose s'attaquer à cette institution de la magistrature pour laquelle il n'a aucune considération ni aucun amour réel, et qui est censé représenter la chose la plus éloquente, la plus généreuse, la plus sublime : la Justice :

Oh ! Justice ! En ton nom, que de tortures on fait subir ! Que d'infamies on fait endurer, que de haines on soulève !

Tant mieux pour ces dernières car, bien que tes effets, elles seront les causes de ta chûte.

Comme toutes les institutions modernes, tu t'es prostituée au Veau d'or, tu n'as même pas cette apparente tendance à l'égalité, seul prétexte de ton établissement dans les sociétés humaines et la raison de ta trop réelle domesticité est que des hommes ont cru pouvoir te posséder pour te distribuer ; alors, il est arrivé ce qui, fatalement, devait se produire comme conséquence de leur rapt, c'est qu'ils t'ont dénaturée.

Du jour où ils ont voulu te renfermer dans des écrits, ils se sont renfermés eux-mêmes dans des prisons ; ce n'était plus des hommes ressentant, pensant ; ce n'était que des esclaves de leur propre faute et là a été la revanche ; le châtiment ne s'est pas fait attendre ; il est terrible ; car en voulant te prendre ta liberté, Justice, l'Homme s'est enchaîné lui-même.

Et pourtant, tu existes toujours à l'état immuable, immanent, indestructible, dans le cœur de tout homme sincère et droit, dans tout homme non faussé par l'édification conventionnelle d'une morale appliquée à tous les hommes quand, au contraire, elle n'est assimilable qu'en raison des tendances, des désirs, des besoins de chaque individu, vu que lui seul connaît la morale qui lui est applicable ou propre.

Et c'est pour cela que la Justice, tel que le philosophe, l'homme qui veut être libre la comprend, n'a aucun rapport avec celle que des hommes appliquent à leurs semblables, car cette fausse justice ne tient que par la terreur semée, tandis que l'autre, la vraie, l'unique celle-là, sait se faire aimer.

Eh bien ! pour terrasser cette justice, représentée et appliquée par de faux Catons, il est nécessaire de s'attaquer à la Magistrature ; mais comme cette institution est intangible, impalpable, que c'est une abstraction, je me verrai obligé de m'en prendre aux individus qui la composent ; je le regrette sincèrement.

J'aurais mieux aimé remuer des idées, mais c'est la condition essentielle pour être compris ; car, en effet, ou il faut, en attaquant cette prétendue justice, se contenter de faire des critiques sur l'institution, en ne s'en prenant qu'aux mots, aux formes, aux coutumes, ou alors il faut que je m'en prenne aux actes. J'ai choisi le dernier des moyens ; il est plus périlleux, certes ; il aura sans doute moins d'attraits pour les philosophes, mais il sera mieux compris par la masse des souffrants et des lésés universels de cette institution abominable.

Qu'on ne voie dans les actes que j'examinerai que le côté large de l'attaque, études faites sans esprit de parti ni de patrie, et surtout qu'on envisage bien que je lutte contre cette caste d'individus non pas parce que ce sont des hommes pensant autrement que moi, mais bien parce que ce sont ceux qui font le plus de mal à l'humanité, à tous les points de vue.

Il est reconnu comme de bon ton, dans l'état moral existant, que, lorsque la magistrature s'est prononcée, il n'y a pas à y revenir. C'est chose jugée, comme on dit au Palais (cet antre où les avocats eux-mêmes sont généralement complices de l'accusateur). Eh bien, non ! Le Magistrat n'a rien à juger de par la nature, et s'il s'érige en juge, en raison des pouvoirs fictifs que lui a légués la bêtise humaine, je conserve le droit de formuler ma justice qui est propre à mon individualité, et je m'insurge contre ces droits acquis par un véritable vol sur la conscience humaine, et je vous dirai, magistrats, toutes les vérités que je ressens et que j'ai vues, mais rien que des vérités, je vous l'affirme ; et cela, sans vous juger ni vous condamner.

J.-B. Broussouloux.

LA FANGE

Plusieurs journaux s'occupaient, il y a quelques jours, de la disparition d'une fillette de famille aristocratique qui s'était enfuie avec une personne inconnue, sans prévenir sa noble mère, Mme de M..., et voici ce que disait à ce sujet une feuille généralement bien informée :

« Une première jeune fille, qu'on rencontre aujourd'hui dans tous les lieux de plaisir, a déjà abandonné Mme de M... Cette femme n'est pas une inconnue pour certains personnages de la magistrature, de la politique et de la diplomatie qui, grâce à sa petite famille, ont trouvé sous son toit une hospitalité athénienne. »

C'est-à-dire, en bon français, que cette peu intéressante personne vendait ses filles à des individus peu scrupuleux.

Ce fait divers en dit déjà long par lui-même et, au besoin, il pourrait se passer de commentaires ; mais je me demande si nous ne finirons pas par nous apercevoir que ces bonshommes qui se prétendent nos maîtres ne sont que des libertins qui, par tous les moyens possibles, nous arrachent les quelques sous que nous gagnons si difficilement, et trop souvent, hélas ! au détriment de notre santé.

Beaucoup d'honnêtes travailleurs, dans leur simplicité naïve, s'imaginent que ces pierrots-là, parce qu'ils sont puissants et qu'ils roulent carrosse, leur sont supérieurs !... Mais, encore une fois, retenons bien ceci : « La puissance, aujourd'hui, c'est la richesse. » Et ces hommes qu'on admire et que l'on craint n'ont qu'une supériorité, une seule, celle de la fortune qu'ils nous ont volée !

. . . .

Vous supposez peut-être, camarades, que les misérables qui n'ont pas craint d'acheter à prix d'or, à une immonde femelle, ses enfants, seront traités comme ils le méritent et qu'ils disparaîtront à tout jamais de la vie publique ?

Non. Les loups ne se mangent pas entre eux,

Moris.

DANS LE GOUFFRE

Notre correspondant de Toulon (voir province) nous écrit : Le sous-préfet de Toulon vient de refuser à un cercle en formation l'autorisation de se constituer parce que dans son titre figuraient les mots « Républicain-socialiste » et comme ce cercle voulut protester le même fonctionnaire fit dissoudre par la police la réunion de protestation (on n'est pas plus régence que ça) ; quelques jours après un cercle en formation à Bandol, sous le titre d' « Union républicaine » était invité à effacer le qualicatif « républicaine » sous peine de se voir refuser l'autorisation d'exister.

Allons les vieilles barbes républicaines ! On vous dispute jusqu'à votre étiquette ! Mais c'est se foutre de l'âne jusqu'à la bride cela, on ne se gêne plus avec vous, on vous regarde comme des gagas. Vos ennemis les cléricaux, les monarchiens ont vu qu'il n'était plus besoin de ménager votre amour-propre ; que vous étiez des propres à rien, que l'on vous attachait facilement avec des saucisses de deux sous et que vous aviez la lâcheté de ne pas défendre la liberté de ceux qui vous tenaient debout, vous remorquaient, vous couvraient : les anarchistes.

Vous vous êtes cachés, vous avez même crié, voté contre eux quand on les traquait et que pour eux on fabriquait des lois spéciales. Aujourd'hui la réaction vous guette, elle se sert déjà de cette loi contre vous ; vous deviendrez sa proie dès que nous auront été vaincus.

Vous avez agi comme vos pères de 1848 — les honnêtes républicains à la Louis Blanc, qui renierent les « insurgés de la misère » des journées de juin — Badinguet ne les a pas ménagés à son coup d'Etat, il en a rempli ses prisons de ces honnêtes républicains ; vous aurez le même sort, tas de veules, et comme la lutte est plus acharnée qu'alors, on vous foutra dans le charnier, ce sera comme en 1871 dans toute la France et vous ne l'aurez pas volé, ainsi que les faux socialistes.

C. M.

POUR LES HEUREUX

S'il est un préjugé que je n'ai pas à combattre en vous, hommes et femmes, appelés gens du monde, c'est bien le patriotisme ; vous n'y croyez pas plus que moi.

Je vous entends pourtant vous récrier : Comment vous nous dites cela à nous, les représentants des plus anciennes familles du pays, à nous dont les noms sont mêlés à son histoire, nous.....

Arrêtez vos protestations, je ne vous en fais pas un tort, là où le mal commence, c'est de ne pas croire au patriotisme et de vouloir le faire pratiquer par les autres ; le culte à la patrie est sans doute un culte qui doit se faire rendre *par délégué*, et vos délégués sont ceux qui ne sont pas comme vous nobles ou riches.

Y croyez-vous à la patrie, vous, marquise qui flirtiez cet hiver à Florence avec un prince Allemand.

Y croyez-vous vicomte, qui demandez la main de la fille de ce banquier Viennois ? non, et c'est bien.

Mais alors pourquoi, marquise, pousser les hauts cris si la fille de votre fermier de Lorraine veut épouser un Prussien, et vous pourquoi crier sus au déserteur, qui ne veut pas aller s'abrutir pour apprendre à défendre des biens que vous possédez au nom de préjugés que vous n'avez même pas.

Vous allez me dire qu'en temps de paix, votre position sociale vous oblige à fréquenter ceux qui appartiennent à votre monde, quel que soit leur pays, mais que vienne la guerre on vous trouvera prêts à défendre la patrie.

Défendre la patrie, ces mots ne veulent-ils pas dire : défendre votre bonheur. Vous tenez à vos forêts où l'on courre le cerf au son des cors, au vieux château qui dresse ses tourelles au fond du parc, ou à la splendide villa entourée de jardins fleuris, et c'est pour défendre tout cela, qu'il faut que ceux à qui vous n'avez rien laissé, que ceux qui, eux, ne possèdent rien, que ceux dont la vie se passe dans les durs labeurs, endossent l'uniforme des tueurs d'hommes et aillent se faire trouer la peau ? Y avez-vous songé à cet horrible égoïsme, vous qui vous entendez si bien dans les villes d'eaux, les réunions mondaines et les sports, et qui faites germer la haine dans le cœur du prolétaire pour le trouver un jour, prêt à défendre votre bonheur fait aux dépens du sien.

Mais des millions de voix s'élèvent contre vous, et le jour est proche où ceux qui souffrent seront las de vos mensonges, de celui de patrie, comme des autres, et où ils viendront réclamer leur part de tous ces biens auxquels ils ont les mêmes droits que vous.

Et moi je viens vous dire : Vous êtes la fin d'une race jouisseuse appelée à disparaître au jour de la grande révolte, hé bien soyez le commencement d'une autre race, telle la plante trop de fois reproduite donne une fleur différente et parfois plus belle ; instruisez-vous de nos aspirations et quand vous les connaitrez, vous ne voudrez pas qu'un si pur idéal, soit seulement l'apanage du malheureux à qui il promet le bonheur, mais aussi le vôtre à vous ; vos aïeux sont peut-être morts pour des folies, sachez combattre pour ceux qu'ils opprimaient ; apprenez à vos enfants quelle sera leur vie dans la société future et préparez les à y être utiles.

Que ma voix résonne au fond des vieux châteaux et des somptueux palais..... Vive l'Anarchie !...

Alice C. de S.

TABLETTES D'UN LÉZARD

Brave Peuple !

Le mendigot se croit pénard,
A Montmartre, en montant la butte,
Du sacré-cœur il goûte l'art
Le brave peuple sans culbute ;
L'abbé Garnier est son copain,
Sa parole n'est pas qu'un leurre :
Il lui donne un morceau de pain
Et, là-haut, lui promet du beurre.

« Ben quoi ? quante même que ça s'rait du chiqué, i'donne toujours la croûte !

Chez les anarchisses y a q'du boniment. Moi j'm'en fous d'où q' ça d' vient du moment qu'on s'les cale. On pense pas qu'à soi, On a sa figuration à nourrir ; et qu'i' sont marles, les mecs, i'bouffent pas que d'la crasse ! Soyons sales d'abord mais nourrissons not' viande, q'tous nos bestiaux i's y trouvent leur compte. Moi, d'la charité — j'suis comme ceux qui la prêchent — j'en mange d'abord tout c'que j'peux, mais j'abondonne le reste aux sonneurs : Mince ! que j'en ai des pilons après la peau !

Pour engraisser ces emmerdeurs,
Vive l'gringal des sacré-cœurs ! »

II

Ah ! le peuple, c'est un malin !
Brave ouverier ! Voyez l'usine :
On s'y jalouse le turbin,
C'est à qui courbe mieux l'échine ;
L'anarchiste est un fainéant,
Ses paroles : Vieilles histoires !
Au fond de tout cela : Néant.
Les libertaires sont des poires.

« Moi, mon vieux j'suis sondeur ; J'connais q'mon boulot ; du boulot j'en ai jamais assez, m'en faut plein la chambre. J'suis sondeur et j'suis pénard. J'suis tout c'qu'i' y a d'pénard : J'suis d'une coopérative, quand q't'en fais partie on t vend tout au prix coûtant, — pain, vin, du lard, des haricots, tout l truc ! — et au bout d'l'année on s'partage encore de l'affure. C'est tout c'qu'i' y a d'pallas ! J'suis aussi d'une société où, quand q't'es malade, t'as trois francs par jour, l'médecin et les médicaments. Ah ! j'suis tout c'qu'i' y a d'pénard ! J'fais encore partie d'une aute société, eh bien ! un coup q't'es vioque, q't'as soixante ans, on t'donne vingt sous par jour jusqu'à ta crevaison et si tu meurs avant t'as rien à payer pour ton enterrement. C'est tout c'qu'i' y a d'pallas : Oui mais, mon vieux, s'agit d'les payer, les sociétés ? Pour que j'paye mes sociétés m'faut du boulot ! Et si tes poireaux d'anarchistes la chambardent, la société, c'est i' eux qui m'en donneront du boulot ?

M'faut du boulot ! m'en faut encor ! !
J'veux boulonner jusqu'à la mort. »

III

Ah ! le peuple, c'est un roublard !
Il discute la politique
Mais ne fait jamais de pétard.
Ce beau peuple bureaucratique.
Il est calme autant que soumis ;
Un chef est là qui le regarde :
Aux soumis le couvert est mis ;
Du flair et tenons nous en garde.

« Mon cher, il n'y a pas à chercher, tu ne feras rien sans l'Autorité. Il faut un principe autoritaire, une direction, une volonté : Une Main tenant un Sabre.

Du reste il y a toujours un Sabre.

Un Sabre et un Balai.

Le sabre est un effet social, le balai est un effet naturel.

Le sabre est de toute noblesse, le balai est de toute roture.

Mais comme il arrive parfois — quand le balai a fait trop de poussière — que le sabre est forcé de changer de main...... il est bon de voir venir.....

Sentir d'où vient le vent, tout est là.

Comme maxime : Toujours du côté du manche.

Allons viens prendre la bleue...... Vive le Snobisme ! et buvons au Succès d'où qu'il vienne ! »

Ah ! ce peuple, c'est un malin,
C'est un pénard, un j'm'enfoutiste !
Brave peuple ! Il prête la main
Quand on arrête un anarchiste.

PAUL PAILLETTE

A dater de ce jour, les bureaux du « LIBERTAIRE » sont transférés 5, rue Briquet.

Nous prions nos amis, correspondants, dépositaires et vendeurs de prendre bonne note de ce changement d'adresse et d'envoyer désormais tout ce qui concerne l'administration ou la rédaction du Journal à M. Constant **MARTIN, 5, rue Briquet, à Paris.**

FAMILLE ET PATRONAT

Dernièrement, je suivais, accompagné de plusieurs amis, le convoi d'un de mes voisins. Chacun racontait à sa manière la vie du défunt et donnait son opinion selon sa façon de penser.

Fils de gens aisés, il avait reçu une instruction assez soignée et ayant toujours vécu dans une sphère tant soit peu aristocratique, il ne pouvait avoir que de bonnes inspirations. Après avoir accompli trois années de service militaire, il entra par protection dans un ministère en qualité d'employé supérieur.

Estimé de ses chefs, il apportait dans ses travaux l'essence de ses facultés intellectuelles ; pourtant il avait rêvé une profession plus libérale, et, au bout d'un certain temps, son emploi lui déplu ; il était constamment sous la domination d'individus qui n'étaient fonctionnaires que de nom et qui ne faisaient chaque jour qu'une courte apparition à leurs cabinets.

Il fit, un jour, la connaissance de quelques employés de magasin qu'il avait rencontrés un dimanche dans un restaurant ; leurs têtes lui plurent et leurs relations devinrent telles qu'au bout de peu de temps ils étaient dans la plus parfaite intimité. Ses nouveaux amis lisaient, aux heures de loisir, des ouvrages libertaires et fréquentaient un groupe de ce genre. A maintes reprises, ils lui avaient exposé les beautés de la liberté intégrale et individuelle, mais il avait toujours résisté à leurs assauts en observant la plus complète indifférence ; leurs théories étaient tellement sincères et irréfutables, qu'un jour il se laissa tenter, écouta attentivement leurs raisonnements et les critiqua même sérieusement ; mais, chaque fois, ses camarades lui opposaient des arguments tellement précis, qu'il fut contraint de reconnaître, par leur langage d'une irréprochable clarté, le bien fondé de leurs idées et l'exactitude des faits qu'ils rapportaient. Il reconnut enfin que pour guérir les grands maux, *il fallait de grands remèdes*, et après avoir mûrement réfléchi, il était acquis à l'Idée.

Mais hélas ! il avait compté sans ses parents et sans ses chefs qui, ayant appris la métamorphose opérée dans la mentalité de leur fils et employé, le congédièrent brutalement et simultanément.

Il croqua le marmot un certain laps de temps et ses amis lui firent obtenir un emploi de 150 francs par mois, en travaillant onze heures par jour. Le changement de nourriture et l'excès de travail aidant, lui occasionnèrent de violentes douleurs d'entrailles, l'anémie le surprit et il franchit la grille d'un hôpital, dernier asile des malheureux, qui y laissent presque tous leur peau. C'est ce qui arriva à mon voisin. Ses parents ne daignèrent pas se déranger pour accompagner au cimetière cet inoffensif cadavre, et c'est ainsi que mes amis et moi nous suivions son convoi funèbre, en discutant ses antécédents.

Ainsi, voilà des parents qui chassèrent du domicile familial un fils qui désirait connaître, étudier les questions sociales, se rendre compte du milieu dans lequel il vivait, et qui, de ce fait, manifestaient leur désir de voir leur rejeton continuer comme eux l'oppression bourgeoise, laisser écouler doucement les années dans une paisible opulence, pendant que dans la rue des malheureux crevaient de fatigue et de faim pour un salaire dérisoire. Leur conduite était d'autant plus ignoble à l'égard de leur fils, qu'ils s'en faisaient, au mépris de leur titre de père et de mère, les justiciers. D'un autre côté, ses chefs égoïstes et goujats le repoussaient après qu'il leur eut rendu tant de services.

Voilà, dans toute leur splendeur, le beautés de la famille, qui chasse de son sein les membres qui veulent s'émanciper, et celles du patronat, qui congédie un individu qui, en dehors même de ses occupations, se plaît à discuter et à approfondir les causes de l'oppression dont il est l'objet de la part de la société actuelle et des représentants de la bourgeoisie hiérarchique.

Louis-Charles Franciade.

UN PEU D'ENERGIE.....

Liberté ! égalité ! fraternité ! à ces trois divinités on pourrait opposer les trois fléaux suivants : mensonge ! impudence ! calomnie ! qui sont les seuls titres convenant à notre gouvernement actuel.

Libertaires et autoritaires sont maintenant bien classés ; ils se regardent, ils ont la haine les uns des autres et sont prêts à s'entre-dévorer jusqu'à extermination complète de l'un des deux camps. Il n'est pas difficile de prévoir pourtant, que les libertaires, forts de leur Idée-mère, sortiront vainqueurs de la lutte des parasites gouvernementaux, des exploiteurs du peuple et des chanteurs de grand'messe, formant le camp des autoritaires ; car il est inadmissible, maintenant que le peuple a sous les yeux les abus constants qui sont le fait de cette compagnie d'élites, qu'il ne se décide enfin à en faire Justice.

Mais pour cela faire, il faut que, secouant la torpeur qui l'envahit sans cesse, le peuple refuse cette dose chloroformique que lui administrent ses maîtres sous le manteau-fiction du suffrage universel, toutes les fois qu'ils l'invitent à aller déposer dans l'urne son ordonnance médicale sous la forme du bulletin de vote.

Assez de cette panacée, qui loin de nous guérir, annihile en nous toute velléité d'action et quelquefois même nous ôte la force de penser et qui nous conduirait par la suite, comme dans les temps anciens, à l'esclavage, que dis-je ? pis encore, car, est-ce que actuellement nous ne sommes pas les nègres de l'Europe ? comme dit Champfort, c'est-à-dire les esclaves de nos gouvernants, qui ne craignent pas, eux, de faire luire à nos yeux ébahis les mots sonores de liberté et égalité, alors que sournoisement, ils donnent un tour de clé de plus au cadenas qui resserre les chaînes dont nous sommes chargés.

O ! frères, soyons un peu plus fier de notre nature que cela, n'oublions pas que nés pour êtres libres et égaux nous devons vivre comme tels, et que la Nature, notre mère commune, nous a engendrés tous quels que nous soyons avec une égale satisfaction et qu'il ne peut y avoir entre nous aucune différence, aussi minime soit-elle, et rappelons à cette poignée d'intrigants qui se sont chargés de nous conduire, qu'avec un souffle nous pouvons les anéantir, et qu'il ne s'agit pour cela que de vouloir.

G. R.

A dater de ce jour, les bureaux du « LIBERTAIRE » sont transférés 5, rue Briquet.

Nous prions nos amis, correspondants, dépositaires et vendeurs de prendre bonne note de ce changement d'adresse et d'envoyer désormais tout ce qui concerne l'administration ou la rédaction du Journal à M. Constant **MARTIN, 5, rue Briquet, à Paris.**

INTERNATIONAL SOCIALISTE WORKERS

and Trade Union Congress

Anarchist and Anti-Parliamentary Committee
7, Lambs Conduit Street, W. C.
Secretary : J. PRESBERY

London, 26 VI 1896.

Le Comité organise une grande réunion publique dans Holborn Town Hall, Gray's Inn Road, W. C. le mardi soir 28 juillet, pour la réception des camarades venus à Londres à l'occasion de ce Congrès.

Orateurs : P. Kropotkine, Louise Michel, Malatesta, Tom Maur (I. L. P.), Kenworthy et beaucoup d'autres.

LA CONFESSION
D'UN CONFESSEUR
Publiée après le Suicide de son Auteur
Par Gustave ETHBER
Cet Ouvrage dévoile d'incroyables Turpitudes
Envoi franco c[illegible] 2 f. 50 à la Librairie A. LE ROY,
41 Rue Barrault, PARIS. – Catalogue gratis.

Convocations

Paris

Groupe des 1er, 2e et 3e arrondissements. — Les libertaires de ces arrondissements sont spécialement convoqués tous les samedis, 22, rue du Pont Neuf, à 8 h. 1/2 du soir, au sous-sol, café de la Tour Eiffel.

Ordre du jour :

Le machinisme et ses conséquences.

Jeunesse antipatriote du XIIe. — Réunion le lundi 27 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, 35, rue du Sergent-Bauchat.

Causerie par un camarade sur *A quoi entraîne le patriotisme.*

Les Libertaires du XIII^e^. — Réunion publique et contradictoire salle Joanny, 13, rue Hippolyte.

Les libertaires du XIV^e^ sont invités à se rendre à la réunion qui aura lieu le samedi 18 juillet dans le XIII^e^.

Les Libertaires du XV^e^. — Réunion d'études le vendredi 17 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, salle Mas, rue du Théâtre, 103.

Sujet traité : *la Solidarité*.

Dimanche 19 juillet, même heure, même salle. Soirée familiale précédée d'une causerie sur *les religions*.

Samedi, le groupe est convoqué pour la réunion publique du XIII^e^.

Solidarité. — Reçu pour la famille de Mignot de Vienne :

Dreux, 0 fr. 50. — Dupuy Cladeu, Alexis, Vincent, Celle, J'attends, Fouque, chacun 0 fr. 50. — Colas et Berard, chacun 1 fr. — Vive la Liberté, 0 fr. 20. — Leydet, Duperron, Corsario, chacun 0 fr. 10. — Félicitations, 5 fr. — Vienne, 0 fr. 60.

Un groupe de mégissiers ayant fait pour les enfants de Mignot une collecte qui a produit 3 fr. 60 versés aux *Temps nouveaux*, engage tous les camarades à se cotiser de même.

Groupe de propagande anarchiste du 18^e^. — Samedi 18 juillet à 9 heure du soir des Café artistes, 11, rue Lepic au 1^er^ étage.

Réunion de tous les camarades. Ordre du jour. La clameur ; le congrès de Londres

Extrême urgence.

Banlieue

Les libertaires et les iconoclastes de Clichy et Levallois invitent tous les gars à venir dimanche 18, à 2 heures, discuter sur le communisme et le naturisme. Toutes les écoles sont invitées, tombola. On se réunira rue du Bac d'Asnière à Levallois en face de l'imprimerie. — Ballade à la campagne à 3 heures.

Province

Saint-Denis. — Tous les camarades de la jeunesse socialiste et de la jeunesse libertaire sont convoqués samedi, 18, au Rendez-vous des travailleurs, place du square.

Sujet à traiter ; La ligue des anti-patriotes. Tous les jeunes gens sont spécialement invités.

BORDEAUX. — Les camarades de Bordeaux sont priés de se réunir désormais au café des Augustins, 3, place des Augustins.

Dimanche 19 juillet, à 3 heures précises petite causerie scientifique et libertaire. Un camarade traitera le sujet suivant :

Des Fonctions de Reproduction.

AMIENS. — Les réunions du groupe sociologique et littéraire auront lieu tous les mercredis à 8 h. 1/2 du soir, au local habituel.

LIMOGES. — Rozier (Justin) vend le *Libertaire* et fait le service à domicile.

PROVINCE

Bordeaux.

Conférences Sébastien Faure. — Il y avait longtemps qu'ici, à Bordeaux, devant un grand public, on n'avait entendu un conférencier exposer une idée nouvelle avec autant de clarté et oser faire appel aux contradicteurs, quels qu'ils soient.

On nous avait habitué aux mauvais plats que nous servent journellement les pitres de la politique. Le bêchage des personnalités ne constitue pas une idée. Dire que tel ou tel individuellement, nous vole, n'est pas malin, et si peu éloquent que l'on soit, on est sûr du succès, lorsque faisant appel à la masse on la flatte, ou lorsque, s'adressant à ses sentiments de haines, on l'emballe par une phrase ronflante, mais creuse.

Aussi, que reste-t-il de ces meetings, de ces réunions, où parlent dans des langages, plus ou moins imagés, les leaders socialistes ou autres ? Quelles sont les idées que leur éloquence a fait germer dans les cerveaux, et quelle est la constatation qui s'impose à celui qui veut voir avec les yeux de la raison et du bon sens ?

La suivante, mais bien navrante : « que si demain une révolution éclatait, il en serait de même que pour les précédentes, le peuple resté imbécile, parce que, entretenu dans l'ignorance, suivrait comme avant les avocats, les beaux parleurs et fatalement recommencerait la même comédie écœurante : *La Révolution se faisant au profit des politiciens.* »

. . . . . .

Les deux premières conférences de Sébastien Faure se firent au Palais de Flore. Là, notre camarade battit en brèche la société actuelle.

L'impression produite fut bonne ; en effet au lieu de s'attaquer aux effets, misère, mensonge, crimes, etc., Faure rechercha les causes d'où découlaient ces effets. Et c'est dans la mauvaise organisation sociale, seule, que se trouve le mal dont nous souffrons.

Aucun contradicteur sérieux n'osa affronter la tribune pour défendre le vieux monde croulant. Sa cause leur sembla tellement mauvaise, ses assises si brûlantes si mal établies !

Le résultat obtenu fut très grand.

Aussi non seulement les curieux, mais les indifférents se passionnèrent-ils et lorsque Sébastien Faure exposa son concept de la société future, était-ce devant des salles combles qu'il faisait ses conférences.

Rien de beau comme le spectacle de cet auditoire, s'emballant, s'échauffant, voulant savoir. Une véritable arène intellectuelle !

Partout de chaque place, des questions, des interpellations et si quelques-unes se faisaient idiotement le grand nombre, révélait un esprit de curiosité intense. Et si la tâche de notre ami devenait difficile, en revanche comme elle était passionnante ! comme elle était belle !

N'agiter aucun esprit de haine, ne soulever aucun enthousiasme momentané, mais faire réfléchir, faire naître des discussions de groupe à groupe, d'individu à individu ; oh ! non de ces discussions orageuses qui font dire que lorsqu'on parle politique, on en arrive à se flanquer des coups, mais de ces discussions qui rapprochent l'homme de ses propres intérêts, l'amènent à une suite et le force à dire que l'idée anarchiste n'est pas seulement un rêve, une chimère, mais une idée grande et belle, par sa simplicité même.

Ah, certes, l'auditoire ne s'ennuyait pas et si l'on a un reproche à faire à presque tous les conférenciers goûtés du public, celui d'être trop abstraits, n'être pas compris, il ne s'applique pas à Sébastien Faure, qui cependant, tout en se faisant comprendre de tout le monde, reste élégant dans sa phrase et éloquent toujours.

D'ailleurs notre ami n'est pas un politicien et sa seule ambition est de propager l'idée anarchiste en la rendant accessible à tous.

Deux contradicteurs sérieux ont répondu à notre camarade, sur des questions seulement scientifiques. Non seulement Faure a répondu victorieusement sur le même sujet, mais encore l'a simplifié, l'a rendu compréhensible pour tout le monde.

Le public intéressé attendait, aussi l'intervention d'un contradicteur annoncé à chaque conférence : contradicteur faisant surtout beaucoup de bruit, il serait plus juste de dire : faisant faire, car rien que son apparition à la tribune soulevait des éclats de rires fous et des hurlements parfois.

Comme c'était toujours avant que le conférencier ait parlé, qu'il se produisait systématiquement, d'aucuns y ont vu un policier.

Je crois plutôt à un loufoque.

A la fin de sa dernière conférence, Faure a chanté « *Heureux temps* », de Paul Paillette.

On a beaucoup goûté et le chanteur et le poète.

Poésie pleine de charme et remplie de l'« *Idée.* »

Quelles belles soirées, quel triomphe pour l'anarchie !

La propagande s'en ressent sensiblement.

De partout de nouveaux camarades arrivent. Indifférents hier, voulant savoir aujourd'hui !

Cela console et réconforte.

Faire réfléchir la masse tout en la faisant agir, lui faire comprendre ses intérêts sans la flatter ni lui en demander récompense, n'est-ce pas là la véritable action !

A. M.

Lyon

La magistrature et la police dans notre ville se livrent à des actes de brigandage, non seulement contre les anarchistes qu'ils harcèlent de leurs visites, tant à leurs domiciles qu'aux ateliers où ils travaillent, mais encore contre de paisibles commerçants dont la tête ne leur convient pas.

En vertu de leurs pouvoirs discrétionnaires et arbitraires, les juges décernent contre qui leur déplait des lettres de cachet, ils usent ensuite de toutes les ficelles des lois pour ligoter leurs victimes.

C'est ainsi qu'une dame Corre très estimée à Lyon, poursuivie et arrêtée sur l'ordre du magistrat Benoit a subi 43 jours de préventions, ce qui l'a ruinée, sous prétexte d'exercice illégal de la médecine.

Crime qui n'autorisait nullement l'arrestation préventive. Nous avons averti le public assez souvent, après les anarchistes ce sera le tour des autres. C'est l'inquisition hideuse qui s'emplante en France, laissons faire.

Marseille

Les garçons épiciers semblent se réveiller un peu.

Leur métier est si pénible et si abrutissant (quinze heures de travail chaque jour,) que ce ne sera qu'avec beaucoup de bonne volonté qu'ils arriveront à se grouper et à faire entendre leurs plaintes. Pour le moment ils demandent aux patrons de fermer leurs magasins pendant huit mois de l'année, de Février à Octobre.

Ces jours derniers, ils se réunirent devant quelques gros magasins pour affirmer leurs griefs.

***

Notre camarade Mouysset, qui vend les journaux dans la rue, à Marseille, nous écrit :

« Je suis sorti jeudi dernier de prison à 7 heures du matin et à 9 heures, une trentaine de mouchards se sont abattus dans une buvette où je me trouvais, — ils ont crié tous en cœur : « au nom de la loi nous arrêtons tout le monde » et moi je n'ai pas été arrêté le dernier ; ils ont passé les menottes à tous et nous ont trimballé d'un bureau de police à un autre, durant trois heures.

La police fouille les établissements, brise tout ce qui lui tombe sous la main, sous prétexte d'anarchie.

J'ai été condamné à quinze jours de prison pour avoir pris la défense d'un enfant de dix ans qui avait été frappé par le patron et un garçon du bar américain. La police est bien vue dans cet établissement.

Marchienne-au-Pont

L'idée libertaire s'implante dans le Hainaut avec une rapidité incroyable, la propagande y est menée avec ardeur, depuis deux mois notre ami Chapelier y a fait une douzaine de conférences qui sont toutes fructueuses, à Bausval notamment où nous nous sommes rendus pour faire la contradiction dans un meeting catholique ; l'orateur, l'illustre avocat M^e^ Dumoineau, de Mons, s'est vu forcé de fuir la tribune devant l'argumentation de notre ami Chapelier, (manœuvre maçon) au milieu des sifflets et huées de l'auditoire qui s'est séparé aux cris de : Vive l'Anarchie.

Les demandes de conférences nous arrivent en si grand nombre que nous sommes obligés d'en donner deux par dimanche.

Nos journaux et brochures pénètrent déjà dans beaucoup de ménages ouvriers du bassin de Charleroy. Comme bien l'on pense Dame Thémis a cherché à nous intimider. Le camarade Emile Chapelier, résidant à Gosselies pour le moment, inculpé comme éditeur dans le procès du journal *l'Insurgé* (journal anarchiste à 2 centimes fondé à Bruxelles), poursuivi pour deux articles, l'un pour l'anniversaire de la Semaine Sanglante, l'autre pour l'anniversaire d'Émile Henry. Nos amis Thouar, Chapelier, et Monier comparaîtront à ce sujet dans peu de jours devant les assises du Brabant. Le premier, comme auteur des articles, le deuxième comme éditeur et le troisième comme vendeur. Ça été le motif d'une série de perquisitions et interrogatoires qui comme bien l'on peut le deviner n'ont abouti à rien, les camarades interrogés se contentant de brûler du sucre après les départs des souteneurs de l'ordre social actuel de façon à désinfecter leur maison.

Nous remercions M. le commissaire de Marchienne de toutes ses mufleries, par ce moyen il a fait réfléchir bon nombre d'indifférents.

Nous espérons voir le peuple du Bassin de Charleroy comprendre l'impuissance du Parlementarisme, l'inéficacité des réformes qui ne sont que des replâtrages et le côté réel du collectivisme autoritaire.

Nous faisons un pressant appel à tous nos amis du Hainaut pour qu'ils collaborent d'une manière quelconque à notre mouvement soit par vieux journaux et brochures, soit pécuniairement de façon à pouvoir faire des affiches et circulaires pour convoquer à nos conférences. Les camarades voulant entrer en relations avec nous peuvent nous trouver *tous les samedis* au groupe d'Études sociales du temple de la Science à Charleroy à 8 heures du soir.

Les camarades peuvent se procurer les journaux et brochures anarchistes chez le compagnon Jules Libion, dépositaire pour le Bassin, 100, cité Brisson le long du canal, Marchienne-au-Pont.

Nos amis des environs de Baisy et Bausval sont invités à assister aux deux grandes conférences, auxquelles les curés des deux communes sont invités par lettre à venir défendre la famille, la religion, la propriété et la patrie, qui se donnent le dimanche, 19 juillet dans l'après-dîner.

A. Louis

Toulon

La discorde est dans le camp des autoritaires : opportunistes et socialistes se lancent entre eux les épithètes les plus malsonnantes. Voici le motif de cette querelle : le sous-préfet de Toulon vient de refuser à un cercle en formation l'autorisation de se constituer, parce que dans son titre figuraient les mots « républicain-socialiste » et comme ce cercle voulut protester, le même fonctionnaire fit dissoudre par la police la réunion de protestation ; quelques jours après un cercle en formation à Bandol sous le titre d' « Union républicaine » était invité à effacer le qualicatif « républicaine » sous peine de se voir refuser l'autorisation.

Que ces messieurs se dévorent à belles dents c'est leur affaire, ils affaiblironi ainsi dans la masse le respect de l'autorité. Un journal local écrit à propos de cette lutte : « Le département du Var est incontestablement acquis à l'idée socialiste, mais si M. Barthou nous conserve encore longtemps ce singulier sous-préfet il passera sûrement à l'anarchie. » Dans cette lutte nous n'avons qu'à marquer les coups, car nous ne devons pas perdre de vue que demain ces mêmes adversaires s'uniraient pour nous écraser.

A ce sujet, permettez-moi de citer un fait oublié ou imparfaitement connu des lecteurs du *Libertaire*.

En 1887, les camarades de Toulon avaient invité tous les socialistes à une réunion dont le but était d'assurer le plus grand succès possible à la conférence que Devertus devait donner en faveur des condamnés de Chicago. Le commissaire de police du canton engagea le cafetier à nous refuser la salle et comme la réunion eut lieu quand même il vint à la tête de ses agents pour la dissoudre. Le camarade organisateur fut traduit en simple police et condamné.

Aucun journal ne protesta. Le maire, qui était alors Dutasta, afin de faire sa petite cour à l'autorité gouvernementale, nous accorda la salle du Vieux-Théâtre, à condition de mettre sur les affiches « réunion publique » au lieu de « conférence anarchiste ».

Quelle différence trouvez-vous entre les procédés du maire et du commissaire de police à l'égard des anarchistes en 1887 et ceux employés par le sous-préfet opportuniste à l'égard des socialistes, en 1896 ? Leur presse crie parce qu'ils sont attaqués, demain ils s'allieraient volontiers avec leurs adversaires pour nous fusiller. N'est-ce pas aussi en 1887 que le journal qui fulmine le plus aujourd'hui contre le sous-préfet insérait dans ses colonnes un appel aux bons citoyens, pour « débarrasser les réunions publiques d'une poignée d'énergumènes sortis on ne sait d'où ». Allons, tas de pîtres ! battez la grosse caisse à la porte de votre baraque aussi fort que vous le pourrez, populo ne coupe plus dans vos boniments.

***

Une évasion. — Un engagé volontaire du 8^e^ régiment d'infanterie de marine que l'on avait puni de cellule a réussi à s'évader pendant la nuit. Ce militaire a pu se procurer des vêtements civils pour échapper plus facilement aux recherches.

Le militarisme ne laisse à l'individu qui a conservé quelque peu de sa dignité d'homme que deux solutions : la désertion ou la révolte ; hors de là il n'y a place que pour l'avachissement.

Bruxelles

Compagnons,

Je ne puis m'empêcher de vous écrire l'état d'inertie dans laquelle on laisse la propagande à Bruxelles.

Les camarades ne font rien pour propager les idées : Jamais de conférences, de causeries, rien. Aucun cercle sérieux n'existe, et chose plus grave ceux qui se disent anarchistes ne cherchent à vrai dire qu'à couvrir la cause de ridicule. Toute une série de jeunes gens de l'Académie de dessin contribuent surtout à cet état de chose par leur mise excentrique et leur manière ridicule : ce sont les esthètes anarchistes.

Et pourtant je ne crois pas qu'il existe ailleurs un champ plus apte à développer les idées libertaires qu'à Bruxelles. Mais personne ne veut prendre l'initiative du mouvement et ce ne sera pas en collant une fois par an des manifestes sur des murs ou des piscines qu'on arrivera à un résultat.

(*Un jeune anarchiste*)

Espagne

Parmi les 250 victimes de la police arrêtées à la suite de la bombe jetée sur les processionnaires à Barcelone, se trouvent, un vieux médecin russe le brave Ivanoff, Reuss professeur laïque, Monseny également professeur et Thérèse Charanut.

Des vaisseaux de l'escadre sont venus les chercher à la prison où le gouvernement craignait qu'on tente de les délivrer. On ne sait plus rien d'eux.

Ainsi le gouvernement Espagnol a bien que sur 250 arrestations il y en a 2... d'arbitraires si ce n'est toutes. Craint-il de faire des victimes innocentes ? Ne va-t-il au devant de nouvelles représailles ?

PETITE CORRESPONDANCE

Un socialiste. — Vous dites que l'on peut pratiquer le socialisme aujourd'hui. Je ne vois pas, pas plus que l'anarchie, à moins que vous appeliez socialisme ce qui existe.

Bened. — Tenez-nous au courant du mouvement qui se produit à Marseille dans la corporation des garçons épiciers. N'ayez pas peur de citer des noms de patrons, précisez toujours bien les lieux, les dates, les faits.

David. — Avons expédié 15 numéros. Reçu mandat égaré. Merci.

Roux. — Reçu article.

Austin. — Bien reçu article, le reverrai et vous dirai mon avis s'il n'est inséré.

Louis T. — Vous nous demandez explications nettes sur le « déterminisme » et sur le « libre arbitre » ; ce sera pour un numéro prochain.

Le camarade Dramon, 54, rue du Lin, à Amiens, désire entrer en correspondance avec l'auteur de la « Lettre » parue dans le n° 35 du *Libertaire*.

Ciotat, D. L. — Envoyons brochures demandées. — Vous pouvez faire annoncer vos réunions par le *Libertaire*.

Antoine. — Reçu les deux articles.

Le camarade *Molmeret* fait savoir aux copains de Valréas qu'il est en villégiature à Thonon-les-Bains.

Camarade Roux. — Le compte rendu de la conférence socialarde que tu nous a envoyé est très intéressant. Il ne peut passer faute de place.

BROCHURES LIBERTAIRES

Nous prions les camarades qui nous demandent des brochures de nous envoyer, en même temps que leur demande, le montant de la facture.

EN VENTE AU LIBERTAIRE

BUREAUX : 5, rue Briquet, PARIS

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus, *0 fr. 10 c.*
LE SALARIAT, par P. Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
L'ESPRIT DE RÉVOLTE, par Pierre Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
UN SIÈCLE D'ATTENTE, par Pierre Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
L'ANARCHIE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALISTE, par Pierre Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
DÉCLARATIONS de Georges Étiévant, *0 fr. 10 c.*
AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon, *0 fr. 10 c.*
L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par Daniel Saurin, *0 fr. 25 c.*
LES TEMPS NOUVEAUX, par Pierre Kropotkine, *0 fr. 25 c.*
DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine, *0 fr. 60 c.*
LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, *0 fr. 60 c.*
LA DOULEUR UNIVERSELLE, par Sébastien Faure, *2 fr. 80 c.*
LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave, *2 fr. 80 c.*
LA CONQUÊTE DU PAIN, par Pierre Kropotkine, *2 fr. 80 c.*
ŒUVRES de Bakounine, *2 fr. 80 c.*
LA PSYCHOLOGIE DU MILITAIRE PROFESSIONNEL, par Hamon, *2 fr. 80 c.*
LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-COMMUNISTE, par Hamon, *2 fr. 80 c.*
LES PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, *1 fr. 25 c.*
L'ENDEHORS, par Zo d'Axa, *1 fr.*
PHYSIONOMIE DU DÉTERMINISME, par Jacques Santarel, *2 fr. 80.*

PHILOSOPHIE LIBERTAIRE

LA DOULEUR UNIVERSELLE

PAR

SÉBASTIEN FAURE

Un volume in-8 de 400 pages

Prix 2.50 — Franco 2.80

LA SOCIÉTÉ FUTURE

PAR

JEAN GRAVE

Un volume in-8° de 400 pages

Prix 2.50 — Franco 2.80

L'imprimeur-Gérant : P. GUYARD.

Imprimerie spéciale du *Libertaire*
55, rue d'Hauteville, Paris